Le WCAA comme utopie et le champ éditorial[1]

Carmen RIAL
Université fédérale de Santa Catarina

> *Provincializing Europe cannot ever be a project of shunning European thought. For at the end of European imperialism, European thought is a gift to us all. We can talk of provincializing it only in an anticolonial spirit of gratitude.*
> Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe*, p.255

Le Conseil mondial des associations anthropologiques (World Council of Anthropological Associations, dorénavant WCAA) est un réseau d'associations nationales, régionales et internationales qui vise à promouvoir la communication et la coopération mondiales en anthropologie. À l'heure actuelle, 56 associations composent le réseau. Il a été fondé en 2004, au Brésil, après un séminaire organisé par l'Association brésilienne d'anthropologie (ABA dorénavant). Le premier président du WCAA, Gustavo L. Ribeiro (appelé alors humblement « facilitateur »), était le président de l'ABA à l'époque. Comme on peut le lire dans l'entrée qu'il a écrite à ce sujet dans *Anthropen* (Ribeiro 2020), il relève du World Anthropologies Network (Réseau des anthropologies du monde), et se situe dans le prolongement logique de ce réseau latino-américain fortement influencé par les théories décoloniales : « un réseau composé d'individus désireux de pluraliser les échanges autour du savoir anthropologique sur le plan mondial, face à la dominance anglo-américaine croissante de notre agenda disciplinaire » (ibid.). Le WCAA naît comme une initiative latino-américaine qui a été renforcée par des actions réussies dans d'autres associations du réseau – comme la transformation de l'International Union of Anthropological and Ethnological Sciences (à partir de 2009), la création en 2008 de la Commission des anthropologies du monde (CWA) de

[1] Je tiens à remercier les collègues qui m'ont indiqué certaines références bibliographiques utilisées dans cet article, en particulier Ricardo Fagoaga, Lia Ferrero et Leila Garcia, ainsi que les collègues qui ont discuté d'une version précédente, en participant à un colloque d'Anthropen organisé par Francine Saillant et Martin Hébert. Ce chapitre fait suite à l'entrée « WCAA » publiée dans Anthropen.

l'Association américaine d'anthropologie (AAA dorénavant), la section d'Anthropologie mondiale dans la revue *American Anthropology* (2014), la revue *Plural* (2018) de l'Association latino-américaine d'anthropologie (ALA) et la revue *Vibrant* (2022), parmi d'autres.

Du projet utopique d'un réseau transnational d'anthropologues à la réalité du WCAA et ses multiples actions, une utopie est construite. Elle l'est par des agents sociaux et, dans le cas des utopies anthropologiques comme *Anthropen* ou le WCAA, même si elles font place à l'interdisciplinarité, il est raisonnable de penser qu'elles sont construites par des anthropologues. Mais qui sont les anthropologues aujourd'hui et quelle anthropologie pratiquent-ils ? Quels obstacles doivent-ils surmonter pour mener à bien des projets communs ?

1 Les anthropologues d'aujourd'hui

Une enquête récente du WCAA, le *Global Survey of Anthropological Practice*[2], malgré tous les problèmes méthodologiques qui peuvent affaiblir les enquêtes, peut nous aider à visualiser, sinon l'image, du moins la silhouette générale des anthropologues. Les données globales sont à cet égard indicatives de certaines tendances et aspects de la profession à l'échelle mondiale.

Dans le monde, l'anthropologie est une discipline où les femmes sont majoritaires, à 61%. Mais les données suggèrent également que les femmes se déclarent plus souvent sous-employées et ne pas être équitablement rémunérées pour leur travail. Près de la moitié des anthropologues dans le monde qui ont répondu au sondage ont entre 30 et 50 ans. Et les femmes prédominent parmi les plus jeunes, puisqu'il y a plus de deux fois plus de femmes que d'hommes dans les tranches d'âges de 21-29 ans et de 30-39 ans. À l'exception de l'archéologie et de la linguistique, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes dans toutes les sous-disciplines. Une grande partie de la profession d'anthropologue dans le monde est centrée sur l'enseignement universitaire, mais globalement près d'un tiers de tous les répondants ont déclaré être sous-employés.

Dans l'ensemble, des données du GSAP suggèrent des changements mondiaux dans les opportunités d'emploi liées à l'anthropologie. Des anthropologues qui ont répondu au sondage avaient « quitté les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, l'Argentine, la France, le Royaume-Uni et les Philippines, et les répondants ont déménagé au Brésil, en Australie, en Espagne, au Canada, en Afrique du Sud, et en Suède » (McGrath *et al.* 2022).

À l'échelle mondiale, les domaines de spécialisation comptant le plus grand nombre d'anthropologues sont l'anthropologie sociale (1114 répondants ou 44%, n=2517) et l'anthropologie appliquée (17%), suivis de l'ethnologie (12%), du folklore (4%) et de la linguistique (3,8%)[3]. Dans les spécialisations les plus recherchées aujourd'hui,

[2] Le GSAP a été mené en ligne entre octobre 2017 et février 2018, en anglais et en espagnol. Le GSAP a reçu 3836 réponses valides d'anthropologues du monde entier, dont 15 % ont utilisé l'instrument d'enquête espagnol (McGrath *et al.* 2022).

[3] L'option « Autre » a été utilisée 350 fois, les répondants énumérant plus de 86 sous-disciplines différentes, parmi lesquelles « l'anthropologie médicale » a été mentionnée comme réponse 77 fois et « l'anthropologie visuelle » 26 fois (McGrath *et al.* 2022).

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

l'anthropologie appliquée apparaît au premier plan. Viennent ensuite l'ethnicité et l'identité sociale, les peuples autochtones et le colonialisme, les échanges sociaux, l'anthropologie politique, l'urbain, la médecine, le genre et la sexualité, la religion et le rituel, le patrimoine culturel et l'anthropologie environnementale. Évidemment, cela peut varier entre les pays. Au Brésil, qui était le deuxième pays ayant apporté le plus de réponses à l'enquête (377), loin derrière les États-Unis (1011 réponses), l'identité ethnique et sociale est en tête, suivie de près par l'anthropologie urbaine, l'anthropologie politique et les peuples autochtones (on eut signaler là un problème en ce qui concerne l'uniformisation du formulaire de sondage puisque « autochtones » n'est pas une catégorie beaucoup utilisée au Brésil).

En analysant les données globales, nous constatons que certains des sujets classiques sont moins investigués ou du moins non répertoriés comme intérêts de recherche principaux. La catégorie de la parenté apparaît à la dix-neuvième place dans les données mondiales, indiquée par 2% seulement des personnes interrogées. La catégorie « race » est à la trente-quatrième place dans les données mondiales, avec moins de 1,50%.

Les enquêtes donnent des indices sur les voies présentes et futures de l'anthropologie, et les utopies possibles. Des thèmes hégémoniques dans certains pays ne sont pas du tout présents dans d'autres. Au mieux, ils font partie du passé. Mais les sondages ont des limites ; il est difficile de capter par des formulaires les enjeux locaux.

En tant que directrice du WCAA (2018-2021), j'ai eu aussi l'occasion d'écouter des collègues, des délégués de différentes associations anthropologiques et de comparer les parcours de leurs anthropologies respectives. En particulier, ce fut l'occasion de documenter ce qu'ils considèrent être des obstacles au développement de celles-ci. L'un des obstacles le plus souvent mentionné tient aux infrastructures de production des connaissances, notamment celles qui devraient faciliter la circulation des idées. On note des asymétries importantes quant aux possibilités de publication.

La résistance contre-hégémonique est au cœur du projet du WCAA. Les délégués du WCAA reconnaissent l'asymétrie positionnelle entre le Nord et le Sud et l'hégémonie du Nord global dans l'anthropologie, notamment anglo-américaine. Tout en sachant que des asymétries « Nord-Sud » existent aussi à l'intérieur des pays, divisant les anthropologues entre ceux des départements d'universités centrales et ceux des périphéries, créant des hiérarchies basées officiellement sur les critères numériques (apparemment justes et égalitaires) d'une culture d'audit, mais où la tradition joue encore un rôle central.

L'une de ses principales interrogations quant à la résistance contre-hégémonique a trait au domaine éditorial. Deux des associations du WCAA, qui sont parmi les plus grandes, ont des arguments forts en faveur de l'*open access*. L'EASA (l'Association européenne d'anthropologie sociale), avec ses 800 membres, est particulièrement préoccupée par le contrôle des infrastructures d'édition, surtout lorsque ce contrôle s'exercé sous forme de monopole privé par les grandes entreprises. L'ALA (Association latino-américaine d'anthropologie), qui rassemble des anthropologues latino-américains et caribéens, est préoccupée par les publications en langues étrangères et a été très ac-

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

tive ces dernières années avec une collection de livres sur les anthropologies nationales en Amérique latine, publiés en espagnol.

2 L'anglais « standard » et ses accents

Une recherche de l'Organisation des États ibéro-américains (OEI) a révélé qu'en 2020, 95% des articles publiés par des chercheurs des pays de l'OEI dans des revues scientifiques étaient rédigés en anglais et seulement 1% en espagnol ou en portugais (Bonilla 2021)[4]. En outre, 84 % des chercheurs ibéro-américains ont publié en anglais au détriment de leur langue maternelle, l'espagnol ou le portugais. Il n'y a pas eu d'enquête spécifique pour les publications en anthropologie et probablement que les chiffres n'y sont pas aussi élevés. Mais la tendance est là. Si le compositeur Caetano Veloso dit vrai quand il affirme que « ma langue est ma patrie », eh bien, nous sommes en présence d'un mouvement d'éloignement de la patrie, et non dans le sens d'une utopique transnationalisation globale.

La suprématie de l'anglais standard comme *lingua franca* dans la science – remplaçant l'allemand d'avant la Seconde Guerre mondiale, le français et le latin à des époques plus lointaines–, facilite sans aucun doute les dialogues internationaux. Mais à quel prix ! Les forces du marché qui influent sur l'infrastructure de production des connaissances garantissent que les textes écrits par des universitaires « étrangers » (c'est à dire anglophones non-standard) doivent être soigneusement domestiqués pour être acceptés par les revues internationales – processus qui implique parfois un « épistémicide », la destruction de toute l'infrastructure épistémologique de l'original.

Tout aussi grave, cela nous éloigne aussi des sociétés locales. Au Sud, nous tombons dans un piège tendu par des monopoles éditoriaux : nos recherches sont souvent financées par de l'argent public, mais nous publions dans des revues anglophones car le système d'évaluation, l'*audit culture*, l'exige. En plus, les chercheurs du Sud sont parfois bloqués par des frais d'articles facturés par des revues liées à ces monopoles éditoriaux. Et ces revues exigent des frais très élevés pour donner accès à nos articles dans nos pays, les mêmes qui les ont financés.

Les pièges sont aussi auto-construits. En termes de références anthropologiques et de citations, l'hégémonie est centrée sur ce qui est produit en Europe et/ou aux États-Unis, selon la région du monde. L'Afrique dépend de l'Europe en termes de citations. L'Amérique latine, l'Asie et l'Océanie sont dépendantes des États-Unis. Il est cependant intéressant de constater quelques changements, en rapport avec des changements plus larges dans l'hégémonie géopolitique : le Japon était auparavant la principale puissance d'Asie ; aujourd'hui, c'est la Chine qui prend cette place. Cela coïncide, dans le domaine éditorial, avec une diminution des citations du japonais ; le chinois est devenu plus cité, même si les chiffres restent très faibles par rapport à ce que représentent les États-Unis. Même s'il y a un changement dans l'économie globale avec

[4] « "Seuls 13% des scientifiques espagnols ont présenté leurs travaux en espagnol, suivis de 12% de ceux du Mexique, 16% du Chili et environ 20% de l'Argentine, de la Colombie et du Pérou", lit-on dans le rapport. Quant à la langue portugaise, 3 % des chercheurs portugais ont utilisé leur propre langue dans leurs travaux publiés, contre 12 % des scientifiques brésiliens. Tous les autres ont publié en anglais » (Bonilla 2021 : 1).

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

l'émergence d'autres *players*, nul doute que les États-Unis resteront encore longtemps un centre hégémonique culturel.

D'autre part, on constate une baisse de citations du français. Au cours des vingt dernières années, l'augmentation des publications françaises en sciences sociales et humaines (SSH), calculée à partir de bases de données de citations internationales telles que le Web of Science (WoS) et Scopus, a été plus lente que celle d'autres pays européens non anglophones. Ceci est probablement dû au fait que les universitaires français en SSH publient relativement plus dans leur langue nationale que d'autres universitaires européens, et qu'ils seraient donc moins représentés dans les revues en anglais qui dominent ces bases de données.

Les données montrent le peu de visibilité de la production scientifique latino-américaine dans les publications universitaires internationales. Une enquête menée par le groupe éditorial du WCAA en 2022 auprès des comités éditoriaux de 44 importantes revues d'anthropologie et de sociolinguistique dans différentes régions du monde, a montré la grande concentration d'anthropologues du Nord dans ces instances décisives du flux éditorial. Les revues brésiliennes, argentines et chiliennes montrent une bonne répartition internationale des participants dans leurs comités[5]. Mais d'autres en Amérique latine[6] et en Asie montrent une plus grande concentration d'anthropologues de la région elle-même. Dans les revues européennes et américaines, on trouve une grande concentration d'anthropologues du Nord, atteignant des extrêmes comme dans les comités de *Current Anthropology* ou *Human Nature*[7], ou dans des revues respectées comme *L'Homme* ou *Ethnologie française,* où ne se trouvent pas d'anthropologues d'Amérique latine, d'Australie ou d'Afrique – cette dernière étant d'ailleurs la grande absente de tous les comités éditoriaux. Évidemment, toutes ces revues publient des articles présentant des données de recherches menées en Amérique Latine, Océanie, Asie ou Afrique, la plupart écrits par des anthropologues du Nord. C'est-à-dire que tout se passe comme si ces régions étaient bonnes à extraire des données de recherche, mais non à donner des contributions intellectuelles pour leurs comités éditoriaux. Néanmoins, il y a des exceptions louables, comme les revues *Hau* ou *l'International Journal of the Sociology of Language*, qui présentent une bonne diversité régionale dans leurs comités.

Que faire de ce portrait préoccupant de la répartition du pouvoir dans le domaine de l'édition anthropologique ? Nous savons que ce choix n'est dû à aucune imposition extérieure au champ. Les seuls responsables sont nos confrères anthropologues rédacteurs en chef et leurs « comités éditoriaux ». Ce n'est pas le rôle du groupe éditorial du WCAA de créer des règles ou de définir des politiques qui viseraient à façonner

[5] Le comité de *Vibrant* comprend 11 Brésiliens, 17 Européens, cinq Latino-américains, trois Américains et un Asiatique (Japon) ; celui de *Mana*, 13 Brésiliens, huit Européens, deux Latino-américains, quatre Américains et un Asiatique ; celui d'*Horizontes Ant* : 12 Brésiliens, sept Européens, cinq Latino-américains et cinq Américains ; celui d'*Anuário Antropológico* : dix Brésiliens, trois Européens, cinq Latino-américains, un Américain et un de l'Asie (Inde) ; chez *Etnografias Contemporâneas*, on trouve dix Argentins, trois Européens, trois Latino-américains (Brésil, Chili, Mexique), quatre Américains ; pour *Antropologías del Sur*, douze Chiliens, quatre Européens, 14 Latino-américains, un Américain, deux Océaniens

[6] Pour *Plural* (ALA), on compte 14 Latino-américains et pour *Desacatos*, 12 Mexicains.

[7] *Current Anthropology* : 35 Américains (et un Canadien), cinq Européens, trois Asiatiques – aucun de l'Amérique Latine ou de l'Océanie ; *Human Nature* : 33 Américains, sept Européens, deux de 1'Océanie – aucun de l'Amérique Latine ou de l'Asie ; *L'Homme* : neuf Français et six Européens, quatre Américains ; *Ethnologie française* : 31 Français et sept Européens, un Américain.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

les différentes revues. Loin de nous l'idée d'interférer dans leurs décisions. Mais des suggestions peuvent être faites[8].

Notre enquête confirme ce qui a été trouvé par Ganter et Ortega (2019) dans une autre discipline. Ils ont analysé l'absence de l'Amérique latine dans les sept revues de communication d'Europe occidentale les mieux classées. Ils ont par ailleurs remarqué que, parmi près de 500 membres de comités éditoriaux, seuls deux étaient latino-américains ; la même proportion de représentation a été trouvée pour les universitaires africains (0,43 %) et près de 5 % pour les Asiatiques (Ganter et Ortega 2019 : 80-81).

Si la composition des comités éditoriaux démontre catégoriquement la concentration d'anthropologues du Nord global dans nos plus importantes revues, la même chose peut être observée quant aux articles publiés et cela est encore plus frappante lorsqu'il s'agit des citations[9]. L'enjeu de la langue semble avoir un rôle déterminant dans cette domination.

Nous n'avons pas besoin d'être linguistes pour reconnaître que les compétences en anglais confèrent un capital linguistique, c'est à dire une des manifestations du capital symbolique (Bourdieu 1994 : 161[10]) qui prédétermine les positions hiérarchiques dans la société (dans notre cas, dans le milieu académique). Il ne s'agit pas ici que de la langue utilisée. Ce capital est aussi influencé par ce que j'ose appeler un « accent ». L'anglais, le français ou toute autre langue ont des variantes et chacune se voit attribuer une valeur différente qui hiérarchise leurs pratiquants. Nous savons que l'anglais parlé et écrit aux États-Unis, en Angleterre et dans de multiples pays de l'Afrique n'est pas le même. Il y a maints « accents ». Les « accents » écrits incluent le choix des sujets, des théories, des méthodes, du style d'écriture, des mots. L'accent peut être à l'intérieur d'un pays ou parmi les pays métropolitains et coloniaux ; il apporte différents avantages sociaux et économiques à ses locuteurs.

Des institutions puissantes comme les maisons d'édition, les revues de haut niveau, les fondations financières, prennent la langue (ou l'accent) comme paramètre d'inclusion ou d'exclusion, permettant ou refusant l'accès aux opportunités économiques et sociales. Ici aussi il est nécessaire de nous demander dans quelle mesure nous sommes complices de l'enracinement de la domination linguistique en publiant des articles uniquement dans la langue « standard », en évitant les accents. Ainsi que le recommande Ana Cristina Suzina,

> We need to embrace language as carriers of culture and take the flavors of different accents as part of the content, as signals of the perspective these authors are trying to express. (Suzina 2020 : 178).

[8] Et nous les ferons, par le biais d'une lettre dans laquelle ce modeste sondage sera envoyé pour suggérer le soutien des éditeurs afin que leurs comités reflètent une répartition plus équitable des participants.

[9] Le Groupe éditorial du WCAA mènera également en 2022 une enquête sur les citations anthropologiques, conçue par Ricardo Fagoaga.

[10] « J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception, des principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c-à-d de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré ».

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

La résistance contre-hégémonique est au cœur du projet du WCAA. Les délégués du WCAA reconnaissent l'asymétrie positionnelle entre le Nord et le Sud et l'hégémonie du Nord global dans l'anthropologie, notamment dans l'anthropologie anglo-américaine, tout en sachant que des asymétries « Nord-Sud » existent aussi à l'intérieur des pays. La résistance contre-hégémonique soulève donc beaucoup de questions dans le domaine éditorial.

3 Genre et Race

Comme nous venons de le voir, la langue (et l'accent) sont des enjeux. Il en va de même pour le genre et la « race », visibles ou non dans les textes.

> The academy has traditionally used authorship to create hyper-individualistic hierarchies of knowledge that can be monetized and catalogued according to capitalist and neoliberal measurements. This traditional system – built on the logics of heteropatriarchal white supremacy – inherently erases the invisible labor of those who help to build the genealogies of thought that contribute to all knowledge. Within this rubric, Black women have been systematically unnamed. Therefore, naming is an act of rebellion…It is simple : Cite Black Women. (Smith *et al.* 2021 : 1)

Jusqu'à quand les théories du Nord prétendument à portée universelle resteront-elles ainsi ? Jusqu'à quand persistera l'invisibilité des théoriciens émergeant du Sud, la reconnaissance du privilège « blanc » et le problème connexe consistant à ignorer la « race » en tant que catégorie significative ? Et jusqu'à quand durera la sous-représentation des universitaires (en particulier des femmes) du Sud dans les publications et les comités de rédaction ? Dans la recherche ainsi que parmi les auteurs/éditeurs ?

> Cette absence de citation révèle un paradoxe : bien que les femmes noires jouent des rôles clés dans la discipline en tant que leaders et prestataires de services, nos contributions intellectuelles sont sous-évaluées. Nous sommes symboliquement visibles mais académiquement éclipsées » (Smith et Garrett-Scott 2021a, traduction libre).

Oui, citer des femmes noires. Et des Amérindiens, des queers, des anthropologues du Sud global en général – « so they can be heard, recognized and valued in terms of their contribution to anthropology and to women and gender studies » (Bolles 2013). Ce qui est dit à propos des femmes noires est également pertinent plus largement, pour les anthropologues racialisés ou du Sud. Les propositions de Rudwick et Makoni méritent d'être soulignées :

> « Dans les colonies, l'étape théorique de la science est ignorée et devient ainsi un champ de collecte de matière première – les données scientifiques – qui est envoyée à la métropole où la théorie est alors produite. Les exemples

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

de ces processus abondent dans l'histoire des sciences européennes et leur relation coloniale de production de connaissances s'est de plus en plus institutionnalisée à travers les universités. Hountodji (1995, 2002) montre que cette structure persiste puissamment à l'époque postcoloniale. La lutte des scientifiques de la périphérie pour essayer de publier leurs travaux dans de prestigieuses revues savantes anglophones est tout simplement exemplaire d'une telle hiérarchie de pouvoir. L'érudition coloniale se caractérisait par des actes « d'appropriation linguistique, de description et d'invisibilisation [qui] étaient une caractéristique constitutive de cet épistémicide » (Kerfoot et Hyltenstam 2017 : 2). Cet épistémicide fait partie du « grand effacement des expériences » des gens du Sud (Connell 2007) et ces expériences sont la terre ferme sur laquelle les théories du Sud devraient être construites. Nous envisageons une situation dans laquelle non seulement la théorie linguistique et sociale vient des pays africains, mais nous attendons l'émergence d'un type différent de théorie qui pourrait servir de correctif à la pensée universaliste du Nord » (Rudwick et Makoni 2021 : 260, ma traduction).

4 Genre et Covid-19 – la mise en place d'une utopie ?

La pandémie qui s'est emparée de la planète à partir de 2020 a profondément modifié l'infrastructure de la production des connaissances. Les universités se sont vidées, les salles de classe ont cessé de recevoir des professeurs et des étudiants, les espaces de stationnement des campus ont été abandonnés, et notre travail – comme tant d'autres – a dû se faire entre les murs de nos maisons, à travers des plateformes de communication en ligne. Un changement aussi radical pouvait conduire à l'émergence de nouvelles relations de travail et, pourquoi pas, à la réalisation d'utopies. Après tout, n'était-ce pas le cas des océans ou des espaces verts qui, en l'absence de l'activité humaine, regagnaient ce qu'ils avaient perdu à cause de la pollution et des bruits, dans une inattendue et bienvenue reconstitution/renaissance de la nature ? Le malheur de la maladie pourrait-il équilibrer des structures et apporter des changements bénéfiques au domaine, par exemple, de l'édition ? Rien de tel ne se produisit cependant. L'utopie fut frustrée et les rapports de pouvoir d'avant se sont approfondis.

Un article publié dans la revue *Nature* (Vincent-Lamarre *et al.* 2020) montre la disparité entre les sexes dans la soumission d'articles pour publication et l'impact genré de la Covid-19. Pendant la pandémie, les hommes ont publié 7 % d'articles individuels de plus qu'avant la pandémie, tandis que les femmes en ont publié 3 % de moins. La recherche de Vincent-Lamarre s'est concentrée sur les publications d'autres disciplines que celles des sciences humaines, mais rien ne permet de penser que ces proportions observées dans les sciences « dures » et « biologiques » soient différentes de celles qui concernent l'anthropologie.

La même chose a été constatée par Frederickson (2020). Dans toutes les disciplines examinées, le taux de publication des femmes a diminué par rapport à celui des hommes pendant la pandémie. Par rapport aux données de l'année précédente (mars-avril 2019), les chiffres de mars-avril 2020 montrent que les pré-publications des femmes ont augmenté dans une proportion inférieure à celle des hommes.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

> Comparing preprint submissions in late March and early April 2020 to the same dates in 2019, the number of male authors has grown more than the number of female authors, both as a percent change and in absolute terms. […] Single-authored arXiv submissions are also up overall, but again the number of male authors is currently growing faster than the number of female authors, both as a percent change and in absolute terms. (Frederickson 2020)[11]

Sur de nombreux serveurs de prépublication, les femmes soumettent moins d'articles que les hommes comparativement aux deux mois ayant précédé le début de la pandémie et aux deux mêmes mois de l'année précédente (mars-avril 2019). Ces recherches et d'autres nous permettent d'affirmer que la pandémie a affecté négativement la production éditoriale des femmes (Amano-Patiño et al. 2020). Bien que les femmes aient constamment rédigé environ 20 % des préprints depuis 2015, elles ne représentent que 12% des auteurs de nouvelles recherches publiées en contexte de Covid-19.

La raison soulignée dans les études pour expliquer cette disparité de publication entre femmes et hommes est liée aux activités de soins (*care)*, en particulier la garde des enfants. La présence d'enfants de moins de dix ans à la maison a eu un impact sur la production pendant la pandémie. Une recherche de *Parent in Science* au Brésil a montré que seulement 47% des professeurs femmes avec enfants ont soumis des articles comme prévu tandis que 65% des professeurs hommes avec enfants ont soumis des articles comme prévu – soit un décalage de 18% (Staniscuaski 2020). Il est regrettable de constater qu'il n'y ait pas encore eu de recherches comparables pour d'autres formes de soins, comme ceux prodigués à des parents plus âgés.

L'impact de la Covid-19 a bien eu un biais sexiste. En outre, les femmes ont moins contribué aux études sur la Covid-19 qu'à la recherche dans d'autres domaines. La pandémie a également touché différemment les « races » : l'impact négatif en termes de publications a été plus important pour les femmes noires. L'absence de femmes (et d'autres groupes sociaux dans la recherche) peut déplacer l'accent sur des aspects pertinents pour des populations spécifiques (Garcia 2021). Comme l'a déclaré une autre revue scientifique, *The Lancet*, « l'égalité des sexes n'est pas seulement une question de justice et de droits, elle est cruciale pour produire de meilleures recherches » (Clague 2019).

5 La dystopie des algorithmes

La technologie peut être une alliée des changements dans le champ éditorial anthropologique, faciliter les dialogues entre les anthropologies du monde et les échanges de manière générale. Mais elle peut aussi être une nouvelle barrière. Qui contrôle les données, contrôle les gouvernements (et l'argent) ? La « gouvernementalité algorithmique » est une nouvelle forme de « gouvernance par les nombres » de l'action

[11] Dans son analyse, Megan Frederickson s'est concentrée sur les deux serveurs de préprint : le référentiel de sciences physiques, l'arXiv, et le bioRxiv pour les sciences de la vie. Pour déterminer le sexe de plus de 73 000 auteurs sur 36-529 prépublications, elle a comparé leurs noms avec ceux de la base de données des noms de bébé de l'US Social Security Administration, qui enregistre les noms et le sexe des enfants nés aux États-Unis.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

individuelle. « Les algorithmes sont des procédures précises, mécaniques, efficaces et correctes. Nos téléphones portables agissent déjà comme des bracelets de cheville électroniques ». Notre intériorité est convertie en données traitées automatiquement (Kilani 2022).

À quoi ressemblera le champ de l'anthropologie à l'ère des données massives ? Comment les savoirs anthropologiques seront-ils organisés et classés, qui concevra les algorithmes de pertinence et d'impact, qui inventera les métriques qui façonneront leur circulation et leur lecture ? Les décisions que nous prenons aujourd'hui sur ces questions ouvriront les chemins et façonneront notre champ de connaissance.

De plus, la « culture de l'audit » reste une ombre qui plane sur le travail académique. Nous devrions nous demander, comme l'a fait Cris Shore,

> What sorts of social reality do metrics create ? What happens when performance indicators and standardized templates replace professional judgment ? What is at stake in the seemingly relentless insistence on metrics-inspired efficiency, rationality and evidence-based policymaking ? I suggest that posing these questions is a useful step towards understanding how managerialist logics have come to dominate people's lives and subjectivities and what we might do to reclaim « livable spaces » from those institutions that have been colonized by the instrumental rationalities of neoliberal policymakers. (Shore 2018)

L'intelligence artificielle crée des changements géopolitiques qui tendent à élargir le gouffre entre le Nord et le Sud. Mais peut-être l'intelligence artificielle peut-elle contribuer à des transformations plus positives dans notre monde universitaire ? La traduction automatique a atteint un niveau plus que raisonnable. Peut-on penser à un bouton à côté de chaque article capable de le traduire automatiquement, non seulement en espagnol ou portugais, mais en mandarin, coréen ? Les outils de traduction disponibles gratuitement en ligne sont déjà des alliés. L'intelligence artificielle et la traduction automatique doivent nous aider à garantir l'accès d'une plus grande partie de la population à la science. Mais de nombreuses améliorations doivent être apportées pour que, par exemple, les applications qui créent automatiquement des sous-titres puissent « entendre » les accents, les différentes possibilités de prononciation d'un même mot, et ne créent pas des textes absolument cryptés parce qu'ils n'ont pas été prononcés dans le « standard English ».

Nous devons être prêts car dans les prochaines décennies nous assisterons à une transformation radicale. Aurons-nous encore besoin d'anthropologues ? Notre science a pu migrer de la forêt aux laboratoires, et elle saura migrer à nouveau, où que se trouvent les humains. Peut-être qu'une qualité fondamentale nécessaire dans ce nouveau monde sera celle d'être capable de faire face à des problèmes inconnus. C'en est une que nous avons, celle de nous aventurer, d'être flexibles, de nous adapter à de nouvelles situations.

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

6 Notes finales

Pas d'autre alternative que d'écrire en anglais pour être reconnu mondialement. Mais jusqu'à quand continuerons-nous d'entendre par là une référence à l'anglais standard ? Jusqu'à quand ceux qui n'ont pas été formés dans des institutions anglophones seront-ils marginalisés ? L'inégalité dans le système du monde universitaire n'est peut-être pas d'abord fondée sur la distinction linguistique, mais il n'en reste pas moins que tant que cette distinction persistera, nous continuerons d'avoir une circulation à sens unique du Nord vers le Sud. Entre les pays à la marge, cette circulation continuera d'être minimale, avec un impact sur les possibilités d'approfondir la connaissance mutuelle.

Il ne s'agit pas d'abolir l'anglais comme langue internationale, ni l'anthropologie faite dans les pays hégémoniques. Les États-Unis ont produit une anthropologie très forte et quelques-unes de ses institutions, comme l'Association américaine d'anthropologie, ont été sensibles aux exigences du changement. Toutes les anthropologies ne sont pas à décoloniser, certaines sont déjà passées par là. De plus, il ne s'agit pas d'être monolingue en anglais mais d'écrire aussi dans les langues locales. L'intériorisation doit être aussi importante que l'internationalisation. Nous le savons, mais nous savons aussi que des changements profonds vers la décolonisation de l'anthropologie restent à entreprendre. La structure actuelle du domaine de l'édition est l'un des endroits où ces changements sont urgents.

Si la science veut espérer travailler à l'amélioration des vies humaines, elle doit être représentative des sociétés qu'elle sert. La lutte pour l'égalité des sexes et des « races » (et la représentativité de différents groupes sociaux) est la responsabilité de tous, ainsi que nous le rappellent l'utopie féministe, les mouvements noirs et les Amérindiens. Plus que jamais, il faut décoloniser la pratique de la citation en redressant l'effacement épistémique des groupes peu présents dans le champ académique ou, pour le dire mieux, présents en tant qu'« informateurs » et non comme auteurs. Le WCAA et *Anthropen* doivent s'y consacrer et contribuer à faire en sorte que les espaces de production de connaissance anthropologique (éditoriaux et universitaires entre autres) cessent de faire taire et d'effacer les voix non hégémoniques. Ce sont ces structures de pouvoir du monde académique, et plus particulièrement celles du champ éditorial, que l'on doit transformer pour construire une utopie qui intègre le Sud global, cette partie de la planète écartée des récits de la modernité.

Devrions-nous nous demander, comme le fait la femme trans Connell, ce qui pourrait être proposé comme alternative si nous dévions de la pensée sociale anglo-américaine et eurocentrique hégémonique ? La réponse qu'elle a donnée est la suivante :

> Eh bien (il restera) la pensée sociale du reste du monde – qui est certainement majoritaire – et où il y a un grand nombre d'intellectuels qui font un travail intéressant qui ne trouve aucune place dans la théorie sociologique dominante dans le Nord global. (Adelman et Rial 2013 : 219).

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Références

Adelman, M. et C. Rial (2013), « Uma trajetória pessoal e acadêmica : entrevista com Raewyn Connell », *Estudos Feministas*, Florianópolis, vol.21, n°1, p. 211-231. https://doi.org/10.1590/S0104-026X2013000100012

Amano-Patiño, N. et al. (2020), « Who is doing new research in the time of Covid-19 ? Not the female economists », dans S. Galiani et U. Panizza (dir.), *Publishing and Measuring Success in Economics*, Londres, CEPR, p. 137-142. https://www.joserobertoafonso.com.br/wp-content/uploads/2020/10/Publishing_in_Economics.pdf#page=146

Bolles, L. (2018), « Telling the Story Straight : Black Feminist Intellectual Thought in Anthropology », *Transforming Anthropology*, vol.1, n°1, p. 57-71.

Bonilla, J. M. (2021), « How to end the hegemony of English in scientific research », *El País*, 30 juillet. https://english.elpais.com/usa/2021-07-30/how-to-end-the-hegemony-of-english-in-scientific-research.html

Bourdieu, P. (1994), *Raisons pratiques*, Paris, Le Seuil.

Chakrabarty, D. (2000), *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press.

Clague, S. (2019), « The Lancet targets the gender gap in science, medicine and global health », *Elsevier*. https://www.elsevier.com/connect/the-lancet-targets-the-gender-gap-in-science-medicine-and-global-health

Connell, R. (2018), « Decolonizing sociology », *Contemporary Sociology*, vol.47, p. 4399-4407.

Frederickson, M. (2020), « COVID-19's gendered impact on academic productivity ». https://github.com/drfreder/pandemic-pub-bias

Ganter, S.A. et F. Ortega (2019), « The invisibility of Latin American scholarship in European media and communication studies : challenges and opportunities of de-westernization and academic cosmopolitanism », *International Journal of Communication*, vol.13, p. 68-91.

Garcia, L. P. (2021), « Equidade de gênero na publicação científica : impactos da pandemia da COVID-19 », communication prononcée au colloque *A pandemia do Covid através das análises de mulheres cientistas*, octobre. https://www.youtube.com/watch?v=I0xgJQ6CNg0 (Consulté sur Internet le 16/11/2022).

Hountodji, P. J. (1995), « Producing knowledge in Africa today », *Africa Studies Review*, vol.38, n°3, p. 1-10.

— (2002), « Knowledge appropriation in pos-colonial context », dans C.A. Odora Hoppers (dir.), *Indigenous Knowledge and the integration of knowledge systems*, Claremont (Afrique du Sud) New Africa Books, p. 23-38.

Kilani, M. (2022), « Les métaphores utopiques. L'utopie pour penser le commun », communication prononcée au séminaire *Anthropen : entre commun et utopie*, 30 septembre.

McGrath, P. et al. (2022), « The WCAA Global Survey of Anthropological Practice (2014-2018) : Reported Findings », *Vibrant*, vol. 19, p. 4-12.

Ribeiro, G.L. (2022), « Politiques anthropologiques transnationales », communication présentée dans le séminaire *Anthropen : entre commun et utopie*, 30 septembre.

Ribeiro, G.L. (2020), « WCAA », *Anthropen*. https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.133

Rudwick, S. et S. Makoni (2021), « Southernizing and decolonizing the Sociology of Language : African scholarship matters », *International Journal of Social Learning*, vol.267-268, p. 259-263.

Shore, C. (2018), « "A Conspiracy of Illusion" ? Performance-Based Metrics, New Public Management and the Politics of Accountability », *The Score Lecture on Organization*. https://www.score.su.se/english/research/events-news-at-score/the-score-lecture-on-organization-2018-1.418289?cache=1%27

Smith, C. A. et D. Garrett-Scott (2021a), « "We are not named" : Black women and the politics of citation in anthropology »,*Feminist Anthropology*, vol.2, n°1, p. 18-37.

Smith, C. A. et al. (2021b), « Cite Black Women : A Critical Praxis (A Statement) », *Feminist Anthropology*, vol.2, n°1, p. 10-17.

Staniscuaski, F. et al. (2020), « Produtividade Acadêmica durante a pandemia. Efeitos de gênero, raça e parentalidade », *Parent in Science*. https://www.parentinscience.com/files/ugd/0b341b_81cd8390d0f94bfd8fcd17ee6f29bc0e.pdf?index=true

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505

Suzina, A. C. (2020), « English as *lingua franca*, or the sterilization of scientific work », *Media, Culture & Society*, vol.43, n°1, p. 171-179.

Vincent-Lamarre, P. et al. (2020), « The decline of women's research production during the coronavirus pandemic », *Nature Index*, 19 mai. https://go.nature.com/2XhxqxR

Published in : HEBERT, M. ; SAILLANT, F. ; BOURDAGES DUCLOT, S. (dir.), *Savoirs, utopies et production des communs*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004505, doi : 10.17184/eac.9782813004505